

LE PAYS DE FRANCE



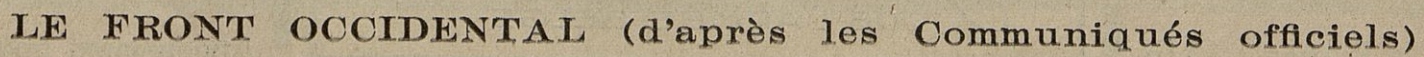
Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Mat
2 . 4 . 6
boulevard Poisson
PARIS

G. Jacques
DE L'ARMÉE BELGE

Abonnement pour la France.....15 Frs

Abonnement pour l'Etranger..20 Frs



LA SEMAINE MILITAIRE

DU 20 AU 27 AVRIL



L'EFFORT de l'Allemagne s'est porté cette semaine principalement contre l'Angleterre : attaque navale sur la côte orientale de la Grande-Bretagne, raids de zeppelins, tentative de soulèvement en Irlande, attaques répétées contre le front britannique sur le continent, tels furent les épisodes de cette nouvelle offensive qui échoua partout.

Le 25 avril, vers quatre heures du matin, une escadre de croiseurs allemands du type puissant et rapide de 23 à 28.000 tonnes, accompagnée de croiseurs légers, de contre-torpilleurs et de sous-marins, apparut au large de Lowestoft et bombarde ce port ainsi que Yarmouth ; le bombardement dura environ une demi-heure ; bien que les navires allemands aient tiré avec leurs canons de gros calibre, les dégâts causés n'ont pas été très graves, une quarantaine de maisons furent sérieusement endommagées ; deux hommes, une femme et un enfant furent tués ; trois personnes furent grièvement blessées, neuf légèrement.

Les forces navales britanniques, malheureusement inférieures comme puissance, attaquèrent aussitôt l'escadre allemande ; celle-ci reprit la direction de son port d'attache poursuivie par les croiseurs légers et les destroyers anglais. Au cours du combat, trois de ces bâtiments eurent quelques avaries. Les sous-marins allemands furent attaqués par un hydroplane anglais qui leur lança des bombes ; d'autres hydroplanes survolaient les navires de haut bord et les bombardaient.

C'est la troisième fois depuis le début des hostilités que la flotte allemande tente un raid sur les côtes d'Angleterre ; la première attaque eut lieu le 3 novembre 1914, exactement dans les mêmes parages ; la seconde, le 24 janvier 1915. Les Allemands perdirent deux croiseurs, le *York* coulé par une mine et le *Blücher* coulé par l'artillerie des navires anglais.

Presque en même temps, une grave émeute se produisit en Irlande. Le 24 avril, des désordres éclataient à Dublin ; les émeutiers s'emparaient de plusieurs monuments publics ; les troubles s'étendaient en dehors de Dublin. Toutefois les mesures prises par le gouvernement anglais réussissaient à calmer l'effervescence et à réduire les rebelles. Dans les échauffourées qui se produisirent entre la police, la troupe et les émeutiers, il y eut quelques morts et de nombreux blessés.

Cette tentative d'insurrection est certainement due aux menées allemandes ; car dans la soirée du 20 avril, un navire allemand, déguisé en navire de commerce, agissant de concert avec un sous-marin allemand, tentait de débarquer des armes et des munitions en Irlande. Ce navire était capturé ; mais il sautait au moment où il était ramené au port. Parmi les prisonniers faits par les Anglais se trouvait sir Roger Casement, un traître, qui devait pousser les Irlandais à se soulever.

Du 24 au 27 avril, trois raids de zeppelins ont eu lieu sur l'Angleterre ; le premier, dans la nuit du 24 au 25 ; cinq dirigeables y prirent part et lancèrent soixante-dix bombes qui ne causèrent que des dégâts matériels ; le second, dans la nuit suivante ; quatre zeppelins survolèrent les comtés d'Essex et de Kent ; ils furent violemment canonnés et battirent en retraite, après avoir lancé une centaine de bombes qui ne causèrent que des dégâts insignifiants ; l'un d'eux vint jusque sur Londres ; le troisième raid se produisit dans la nuit du 26 au 27 sur la côte orientale de Kent ; les zeppelins ne pénétrèrent pas fort avant sur les terres.

La flotte anglaise n'était pas restée inactive ; le 24 avril, une escadre composée de cuirassés et de contre-torpilleurs bombarde pendant plus d'une heure Knocke et Zeebrugge ainsi que la chaîne de dunes située entre ces deux localités. Trois contre-torpilleurs allemands furent sérieusement atteints et durent se réfugier dans le port de Zeebrugge ; les obus des navires anglais ont causé des dommages considérables tant à Knocke qu'à Zeebrugge.

Sur le continent, les Allemands ont attaqué, le 20 avril, la ligne britannique aux environs d'Ypres ; après avoir pénétré dans les tranchées de nos alliés, ils en furent aussitôt rejetés, sauf le long de la route d'Ypres à Langemark ; cependant, le lendemain, l'infanterie légère de nos alliés reprenait cette tranchée dans un élan magnifique et le front britannique se trouvait rétabli.

Le 22, les Anglais attaquaient à leur tour les tranchées ennemies vers Thiépval, en Picardie, et réussirent à faire des prisonniers. Dans la nuit du 26, le régiment du comte de Bedford accomplissait un très beau raid près de Carnoy, infligeant des pertes sévères aux Allemands. La même nuit, après un violent bombardement, les Allemands se jetaient sur les tranchées britanniques dans le Nord, à l'est d'Armentières et près de Fellinghen ; ils étaient repoussés par une énergique contre-attaque. Le lendemain matin, les Allemands se servaient à deux reprises de gaz asphyxiants et attaquaient nos alliés au nord de Loos ; ils réussissaient à prendre pied dans la première ligne et dans la tranchée de soutien. Une contre-attaque exécutée par la brigade irlandaise les rejeta de tous les points qu'ils avaient occupés. Au sud d'Hulluch, ils subissaient encore un grave échec.

Sur notre front, nous avons eu à enregistrer plusieurs offensives heureuses de notre part et quelques échecs sanglants de l'ennemi. C'est ainsi qu'au nord de l'Aisne, après une préparation d'artillerie, nos troupes ont enlevé, le 25 avril, un petit bois au sud du bois des Buttes, dans la région de la Ville-au-Bois. Nous avons fait cent cinquante-huit prisonniers dont quatre officiers ; nous avons pris, en outre, deux mitrailleuses et un lance-bombes. Toutes les contre-attaques ennemies ont été repoussées.

Sur la rive gauche de la Meuse, nous déclanchions, le 20, une attaque dans la région du Mort-Homme ; nos soldats reprenaient tout le terrain perdu le 10 avril et enlevaient une tranchée allemande au nord du bois des Caurettes ; l'ennemi laissait entre nos mains quatre officiers et cent cinquante soldats.

Le soir du même jour, les Allemands attaquèrent violemment nos positions de la rive droite, sur un front de deux kilomètres, entre la ferme Thiaumont et l'étang de Vaux. Nos contre-attaques de nuit ont complètement refoulé l'ennemi.

Le 21, les Allemands nous contre-attaquaient sur les pentes nord du Mort-Homme ; ils étaient facilement repoussés.

Le 24, à la fin de la journée, les Allemands attaquent à plusieurs reprises nos nouvelles positions de la région du Mort-Homme ; ils ont beau avoir recours aux liquides enflammés ; ils sont arrêtés par nos tirs de barrage.

En Lorraine, le 25 avril, l'ennemi, après un intense bombardement, a lancé une attaque forte d'une brigade sur le saillant que forme notre ligne à la Chapelotte, au sud-est de Badonviller. L'attaque a été complètement repoussée ; elle a coûté plus de quinze cents hommes aux Allemands. La Chapelotte est le nom d'une maison forestière située sur le col où passe la route qui, franchissant le chaînon des Vosges, fait communiquer la vallée de la Vezouse avec la vallée de la Plaine et relie Lunéville et Strasbourg.

Le beau temps a permis à nos aviateurs d'augmenter le nombre de leurs exploits ; Navarre a abattu, le 26 avril, son quinzième avion allemand.

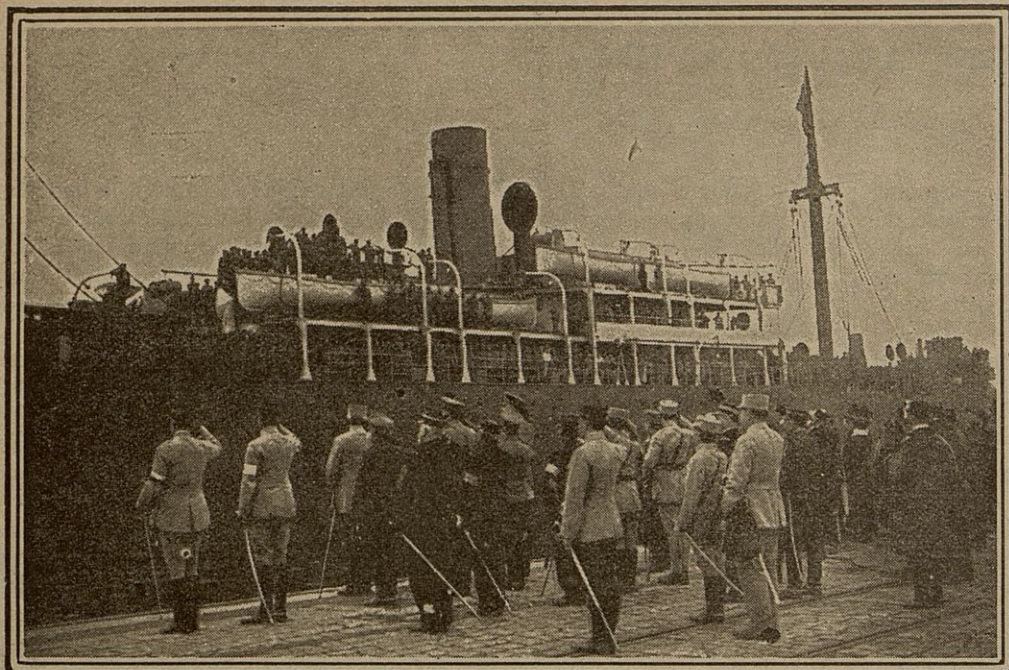
En quelques jours, nos pilotes ont abattu une dizaine d'appareils ennemis, fokkers ou aviatiks. Un de nos avions-canon a même attaqué un zeppelin au large de Zeebrugge et a tiré sur lui dix-neuf obus incendiaires.

Nos escadrilles ont bombardé bivouacs, gares et cantonnements ennemis, et trois de nos dirigeables les ont aidés avec succès dans ces opérations.

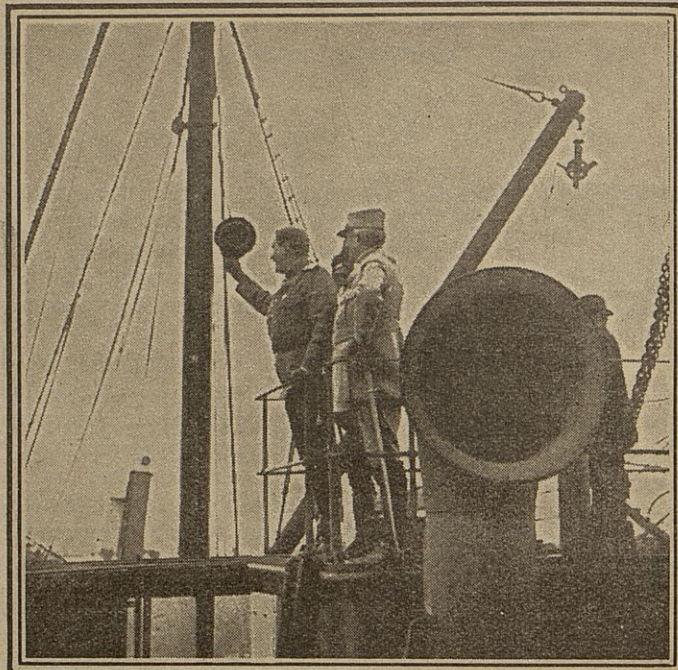


ATTAQUE DE L'ESCADRE ALLEMANDE CONTRE LA CÔTE ANGLAISE

L'ARRIVÉE DES RUSSES A MARSEILLE



Le « Latouche-Tréville » accoste au quai de débarquement à Marseille.



Le salut d'un officier russe à la terre de France.



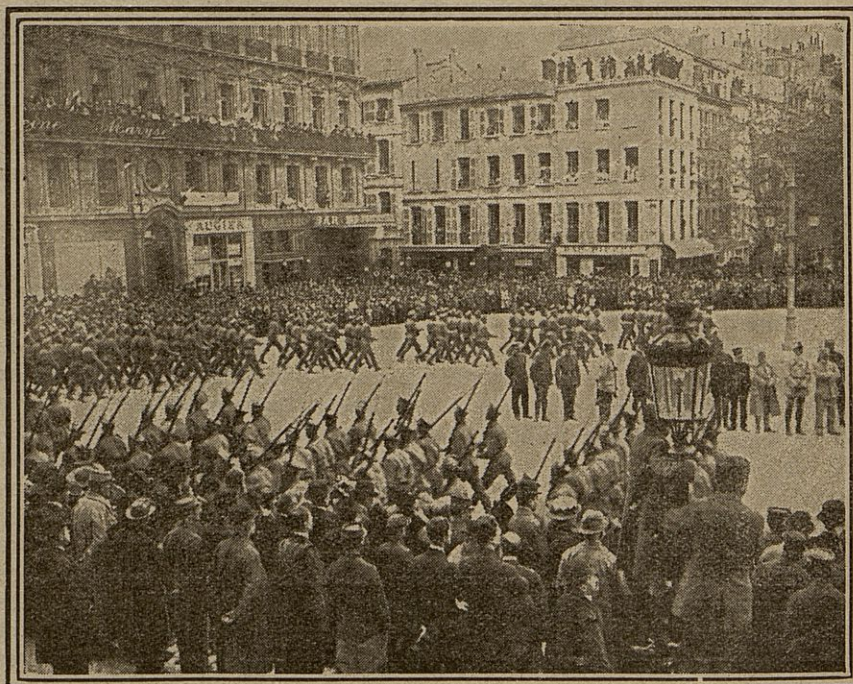
Le général Lochwitsky, chef des troupes russes.



Dans les rues de Marseille, la foule attendant le passage des Russes.

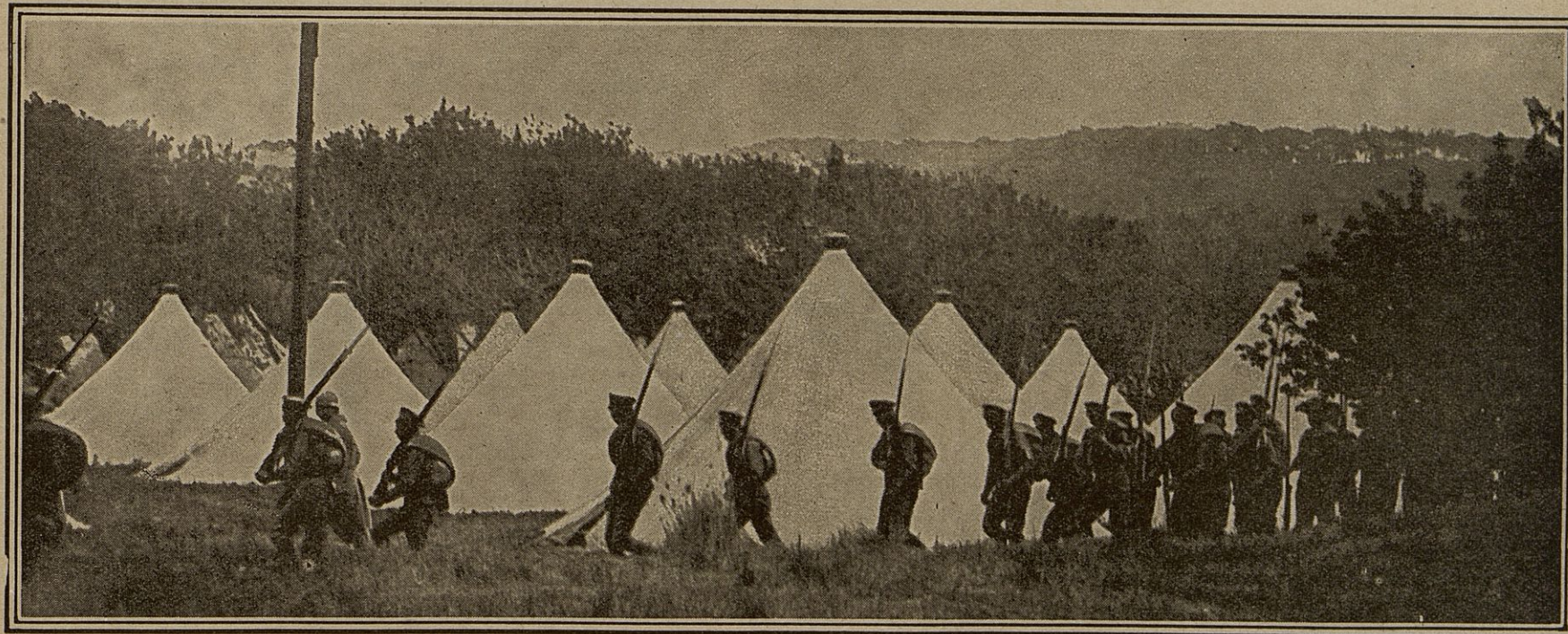


Défilé des troupes russes allant à la revue. A gauche, le jeune Ivan Pawlovitch, qui a suivi le régiment dans toute la campagne de Russie.



Sur la place de la Préfecture, devant les généraux Ménessier et Coquet, les troupes russes défilent au milieu des ovations d'une foule enthousiaste.

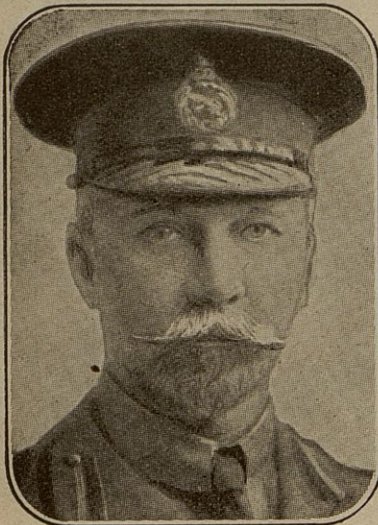
LES RUSSES AU CAMP MIRABEAU

*Les soldats russes assistent au service divin.**L'office de Pâques célébré en plein air.**Les soldats russes arrivant au camp Mirabeau.**L'étendard de l'un des régiments de nos alliés.*

Aussitôt débarquées à Marseille, les troupes russes furent armées du fusil Lebel et conduites au camp Mirabeau où elles prirent un repos bien gagné. Le camp Mirabeau est situé à 500 mètres du cap Pinède, au milieu des vergers en fleurs ; il domine le golfe de l'Estaque. Les tentes, qui ont servi aux Indiens, sont confortablement aménagées.

L'Allemagne n'a plus de Colonies⁽¹⁾

C'est sur le continent africain que l'Allemagne avait ses principales colonies. La grande terre des noirs était en effet encore la seule où l'on pouvait trouver des terrains de colonisation. C'est vers 1885 que l'implantation allemande commença. Le littoral méditerranéen était déjà occupé par la France, l'Italie, l'Angleterre. L'extrême Sud était en possession des Anglais qui tenaient la grande colonie du Cap dont la liaison avec l'Egypte s'effectuait lentement mais sûrement par la voie du Nil. Restaient les côtes orientales et occidentales de l'Afrique.



GÉNÉRAL SMUTS

Sur la côte orientale, en face de Zanzibar, un vaste terrain encore de possession mal définie s'étendait dans l'intérieur jusqu'à la région des grands lacs africains ; ce fut la colonie « Deutsch Ost-Afrika », la seule vraiment importante de l'empire colonial allemand. Sa situation, son climat, ses relations la rendront prospère dans un avenir peu lointain.

Sur la côte occidentale, au sud de l'Afrique, le comptoir de Lüderitz formait l'embryon de la colonie sud-ouest « Deutsch Sud-West-Afrika ». Cette dernière bien peu productive est encore en 1915 non complètement soumise à la domination allemande (révolte des Hereros). Enfin dans le golfe de Guinée, deux grands lambeaux de terrains, grandes bandes découpées dans le sol africain, formeront deux colonies de médiocre

valeur. Le Cameroun, d'une part, que les Allemands ont tâché d'agrandir aux dépens du Congo français et, d'autre part, le Togo qui n'a aucune valeur ni importance. Telles sont les quatre colonies allemandes actuelles sur le continent africain.

L'AFRIQUE ORIENTALE ALLEMANDE

La « Deutsch-Ost-Afrika » était la plus importante des colonies allemandes.

Sa création date de 1885 et ce fut l'application de la méthode allemande pour les colonies qui triompha dans sa création. En effet une société allemande, sous la raison sociale « Karl Peters et C^{ie} », s'était implantée dès 1885 sur la côte orientale d'Afrique en face du Sultanat de Zanzibar ; comme toujours elle s'était réclamée de l'appui de son gouvernement et, après plusieurs expéditions scientifiques et le commencement de main-mise sur les territoires côtiers, elle avait demandé la reconnaissance de son existence légale et le protectorat de la mère-patrie. Par différents traités avec le sultan de Zanzibar, l'Allemagne avait par la suite acquis des terrains, même l'île de Mafia sur la côte, en face de l'embouchure du Rufiji. Ce fut l'embryon de la création de la « Deutsch-Ost-Afrika ». Après certaines conventions passées avec l'Angleterre en 1886 et un traité qui date de 1890, la délimitation de la colonie fut définitivement arrêtée comme suit :

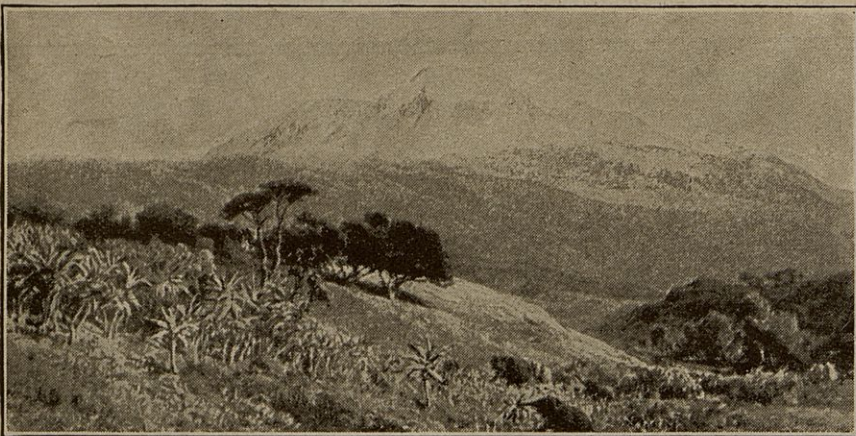
Au Nord, par le fleuve Umba, le massif de Kilimandjaro et le lac Victoria-Nyanza (qui est coupé par moitié avec l'Angleterre) ;

A l'Ouest, par la série des lacs Kirva, Tanganika, Nyassa ;

Au Sud, par le fleuve Rovuma.

La côte comprise entre l'Umba au Nord et le Rovuma au Sud appartient à l'Allemagne qui détient également l'île de Mafia.

Cette grande contrée — 700 kilomètres du Nord au Sud, 600 kilomètres



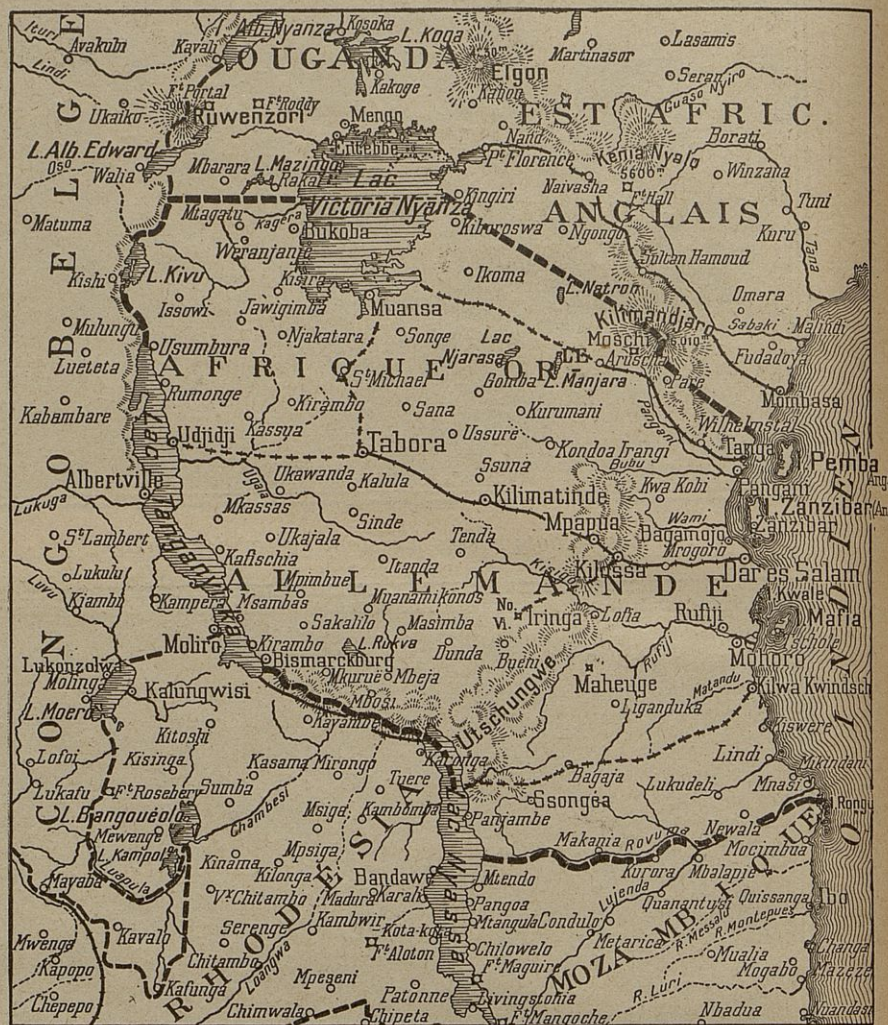
LE MASSIF DU KILIMANDJARO

de l'Est à l'Ouest, 500 kilomètres de côtes — est située entre les 10° et 12° de latitude sud. C'est donc dans la zone tropicale, mais les différences d'altitude du sol — plus de 6.000 mètres vers le Kilimandjaro au Nord, 2.000 dans la région sud — lui donnent un climat varié : chaud et humide sur la côte, tempéré à l'intérieur, froid même dans la région du massif du Kilimandjaro. Il résulte de cette situation privilégiée que l'on rencontre des zones qui, par leur climat et leurs productions, se rapprochent des pays du centre de l'Europe. De grands cours d'eau arrosent le pays : l'Umba, le Pangani, le Wami, le Rufiji, le Matandu, le Rovuma qui se jettent dans l'océan Indien ; d'autre part, vers l'Ouest, des rivières nombreuses viennent du plateau central et vont finir leur course dans les grands lacs de Victoria, Tanganika, Nyassa. Dans la partie nord de la

colonie s'élèvent de puissants massifs montagneux aux cimes couvertes de neiges éternelles : le Kénia, le Kilimandjaro (6.000 mètres), grande région montagneuse toujours entourée de brouillards, de vapeurs, dus à l'évaporation des couches chaudes avoisinant le sol du littoral et venant se condenser vers les cimes froides du massif du Kilimandjaro.

Dans la partie sud, un vaste plateau moins élevé (2.000 mètres en moyenne) s'étend des rives du Nyassa aux premiers contreforts de la bordure orientale ; c'est de ce plateau que proviennent les grands fleuves Rovuma, Matandu, Rufiji...

La capitale du pays est Dar es Salam sur la côte en face de Zanzibar ;



L'AFRIQUE ORIENTALE ALLEMANDE

c'est la résidence du général, gouverneur de la colonie ; elle se développe avec grande rapidité.

La population de la colonie est bien difficile à apprécier exactement ; on peut l'estimer à 7 à 8 millions d'indigènes, à environ 2 à 3 mille blancs, non compris l'armée coloniale allemande qui dans ces derniers temps a beaucoup augmenté. En 1914, elle atteignait près de 5.000 blancs.

Les Allemands dominent naturellement dans le nombre des colons ; on trouve cependant des Anglais, des Français, des Hollandais et quelques Autrichiens et Italiens.

C'est sur le littoral et dans la région minière qu'on trouve la majorité des blancs.

Les moyens de communication ont été grandement aménagés ces dernières années dans la colonie de l'Ost-Afrika ; en premier lieu les voies ferrées. Un premier réseau dans le Nord, dans les districts de Wilhelmstal et Tanga, dessert le port de Tanga et relie à la côte Moschi et Momba ; c'est la partie minière et riche du pays.

Un second réseau au Centre, c'est le réseau de pénétration vers le Tanganika que les Allemands ont atteint en face d'Albertville dans le Congo belge ; il dessert le centre de la colonie : Mpapua, Muhalata et Tabora. Il ira prochainement vers le Victoria-Nyanza et Udjidji ; c'est par là qu'on escompte drainer tous les produits de l'intérieur qui ne sont pas très riches cependant.

En ce qui concerne les routes, elles ne sont pas toutes faciles dans toutes les saisons. La saison pluvieuse sous les tropiques les rend quelquefois inutilisables, car leur entretien manque encore dans de nombreuses régions.

Le réseau nord vers Tanga est bon et fait communiquer le pied du massif du Kilimandjaro avec la mer.

Le réseau central double la voie ferrée et va jusqu'à Udjidji sur le lac Tanganika et sur Muansa sur le Victoria, c'est le plus important.

Le réseau côtier relie les principales villes de la côte entre elles.

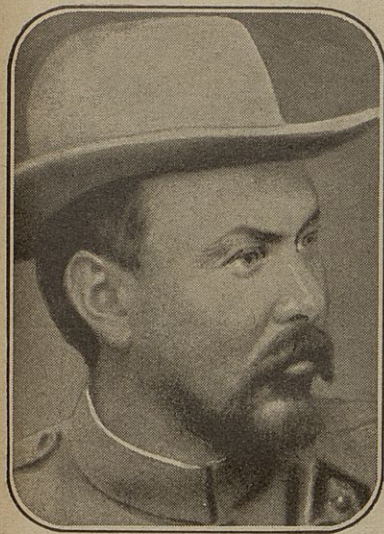


L'ÉGLISE DE DAR ES SALAM

Voir le N° 80 du Pays de France.

Les produits agricoles sont assez rares ; le bétail est peu nombreux, sauf les moutons et les chèvres.

Le commerce de la côte est prospère ; le port de Dar es Salam est relié directement à Zanzibar et à toute la côte orientale. Un câble sous-marin aboutit à



GÉNÉRAL BOTHA

Dar es Salam et communique avec Zanzibar. La compagnie allemande de l'Ost-Afrika-Linie assure les transports vers Aden, vers Ceylan, vers Bombay. La marine de guerre n'existe pas ; du reste les ports ne sont que des havres peu sûrs et encore mal aménagés, en revanche le cabotage est en pleine vigueur. La force armée a beaucoup été augmentée ces temps derniers. Soit en prévision d'une guerre future, soit pour en imposer dans le pays, l'Allemagne a fait de très gros sacrifices pour son armée coloniale.

Elle comptait, anciennement, seulement des indigènes encadrés par des gradés allemands ; en 1914, l'effectif de ces indigènes se montait à près de 5.000 hommes et les contingents allemands atteignaient presque le même chiffre.

Ce petit corps expéditionnaire essaya au début de la guerre de provoquer un mouvement dans la colonie anglaise de l'Ouganda. Il n'y réussit pas et fut repoussé.

Sous la direction du général Smuts, ancien ministre de la guerre du Transvaal, un corps d'armée boer et anglais a pénétré dans la colonie allemande. Le 11 mars 1916, il infligeait une première défaite aux troupes allemandes ; celles-ci, menacées dans la direction de Moschi, se repliaient vers l'intérieur. Elles subissaient un nouvel échec au pied du Kilimandjaro et les Anglais occupaient Moschi ; ils se portaient contre Aruscha sur le Pangani. L'ennemi continuait à se replier vers le Sud.

Mais le 4 avril, le général boer Van Deventer, s'avancant le long du Pangani et du chemin de fer de Tanga, surprenait avec ses cavaliers un fort contingent allemand ; après trois jours de résistance, les Allemands se rendaient. Les alliés faisaient prisonniers 17 Européens et 404 indigènes.

Les troupes du général Van Deventer continuaient leur marche victorieuse ; le 19 avril, après deux jours de combat, elles battaient l'ennemi devant Kondoa-Irangi et lui faisaient de nombreux prisonniers. Les Allemands se retiraient sur la ligne Tabora-Dar es Salam.

En résumé, la colonie « Deutsch-Ost-Afrika », qui est la principale du domaine colonial allemand, est encore à l'état naissant. Assez bien située, sous une latitude où les différences de niveau permettent à l'Européen de vivre facilement, elle présente certains avantages que les Allemands auraient pu voir se développer. En premier lieu elle se trouve sur la grande voie de communication du Cap à l'Egypte et nos ennemis pouvaient espérer, placés au centre de la ligne, drainer à leur profit les richesses intérieures du continent noir. Il est certain que l'Angleterre profitera de cette occasion unique pour leur enlever ces territoires qui la gênent dans l'exploitation de la grande ligne du Cap au Caire, et, ainsi, une des rares colonies encore florissantes de l'Allemagne sera détachée de l'Empire pour passer entre les mains de ses pires ennemis.

LA COLONIE DU SUD-OUEST-AFRICAIN

La colonie allemande du « Sud-West-Afrika » aurait pu avoir une importance particulière à l'époque où le trafic maritime se faisait entièrement par la côte occidentale de l'Afrique, de la colonie du Cap en Europe ; mais, depuis l'ouverture de l'isthme de Suez, cette voie maritime ayant été négligée, la colonie a perdu toute son importance. Elle n'a du reste rien pour y suppléer. Ni sa situation géographique, ni le sol même, ni le climat, ni enfin la côte peu hospitalière ne peuvent lui apporter secours et abondance.

Les missions allemandes, qui dès 1850 se sont établies dans l'intérieur du pays, n'ont que peu prospéré ; le pays est si ingrat, la terre si rebelle, les tribus si sauvages.

Ce n'est guère qu'à partir de la mission Lüderitz (mission qui fut un vrai établissement de commerce), en 1882, qu'on va pouvoir espérer fonder une colonie allemande. Et encore dans ce pays où la révolte constante des tribus hereros donnera peu de sécurité à la colonisation, on ne verra jamais un développement grandissant pour la nouvelle colonie.

La colonie est bornée au Nord par le fleuve Kunéné, au Sud par le fleuve Orange. Quant à la délimitation vers l'intérieur des terres, elle se trouve établie par une ligne fictive tracée de la bourgade de Schuldrift sur l'Orange, vers le Nord, suivant le 20° longitude ouest.

Cette grande étendue de terrain — 1.200 kilomètres du Nord au Sud, 600 kilomètres de l'Est à l'Ouest et plus au Nord, atteignant 1.000 kilomètres — est placée entre le 18° latitude et le 28° latitude sud.

C'est donc une superficie d'environ 900.000 kilomètres carrés sous l'équateur.

Le climat y est tropical et, comme le relief du terrain est très peu élevé, la température est partout la même : chaude, humide, accablante.

La côte n'est pas très hospitalière ; les quelques bonnes baies où peuvent s'abriter les bateaux appartiennent encore à l'Angleterre (Walfisch B.), au Portugal (Angra-Pequena).



GUERRIER HERREROS

Si deux grands fleuves limitent au Nord et au Sud la colonie, dans l'intérieur on ne rencontre que des cours d'eau moyens, d'autres peuvent exister, affluents des grandes artères fluviales, mais leurs cours ne sont pas encore connus ni leurs parcours déterminés.

La capitale de la colonie a été placée au centre de ce pays ingrat à Windbuk. C'est la ville où les missions allemandes commencèrent dès 1830 leur propagande pour la race allemande. Windbuk est du reste reliée à la côte par une voie ferrée qui pénètre encore plus en avant dans ce pays.

La colonie est divisée en neuf districts, irrégulièrement délimités dans le Damaraland au Nord, le Gross Namaland au Sud.

La population est bien difficile à apprécier, surtout parmi les tribus hostiles qui sont encore en guerre avec l'Allemagne. On peut évaluer cependant la population indigène de 4 à 500.000 individus. La population blanche atteint péniblement 6.000. Quelle différence avec la colonie Ost-Afrika !

Dans un pays pareil les voies de communication sont rares ; on reste cependant étonné devant le chiffre élevé des voies ferrées — près de 2.000 kilomètres. Il est à remarquer que c'est la conséquence de la nécessité où l'on a été de réunir avant tout la capitale de la colonie Windbuk qui se trouve dans l'intérieur des terres, au port de Swakopmund sur la côte en face de la baie anglaise de Walfisch et aux principaux centres du pays.

Les routes terrestres sont nulles ; ce sont des sentiers à peine exploités. Une piste un peu meilleure traverse cependant la colonie du Nord au Sud pour



LA COLONIE ALLEMANDE DU SUD-OUEST-AFRICAIN

mettre en relations les centres principaux de Warmbat, Bétamien, Gibeon, Kuiss, Windbuk, Waldau, Omaruru, Ouljo.

Dans ces grandes étendues désertiques le commerce est réduit à peu de chose. La principale exploitation est la gomme arabique. Les fermes exploitées manquant d'eau généralement ne peuvent fournir de gros rendements ; les animaux domestiques sont rares, le bétail peu nombreux.

Le commerce de l'intérieur (ivoire, plumes d'autruche, peaux d'animaux sauvages) est drainé vers les deux ports de Swakopmund au Nord, et de Lüderitz au Sud.

La colonie allemande a été en perpétuel guerre avec les peuplades du Centre principalement avec la tribu des Hereros qui n'est pas encore soumise.

L'armée allemande avait été fortement renforcée ces derniers temps par suite des obligations de défendre la colonie contre les soulèvements des indigènes et contre les risques de guerre européenne. Des compagnies indigènes formées et encadrées par des gradés européens avaient été créées et concentrées dans les principaux endroits de la colonie. Un matériel sérieux (canons, mitrailleuses, etc.) avait été envoyé d'Allemagne pour augmenter la puissance de l'armée coloniale.

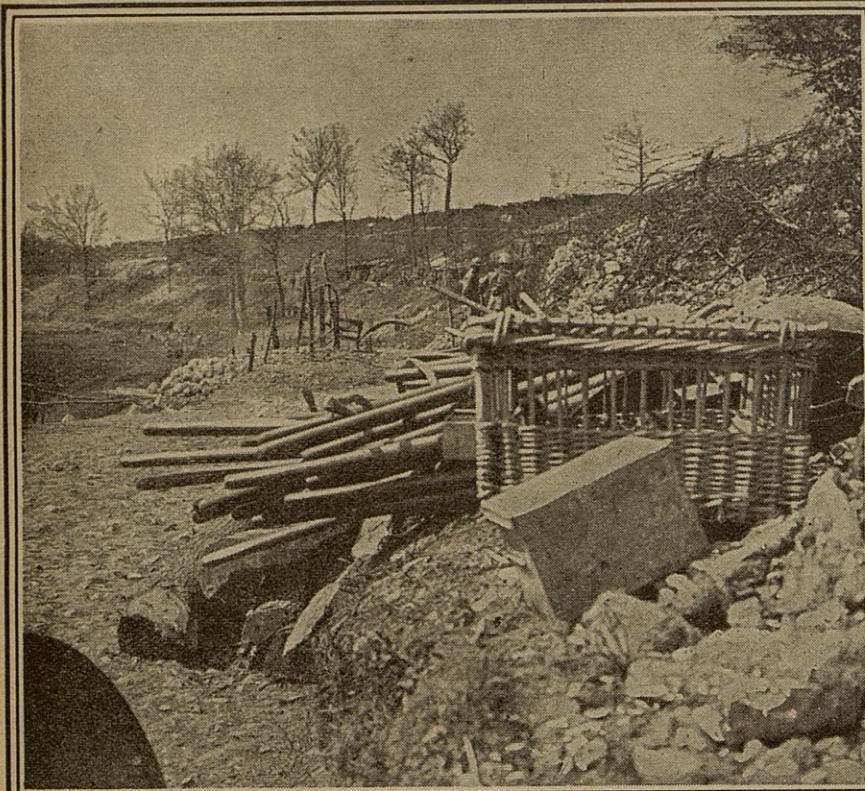
À la suite de la déclaration de guerre de 1914, l'Angleterre songea à occuper cette colonie allemande, si proche de son territoire de la colonie du Cap. Elle confia au général Botha, l'ancien héros de la guerre des Boers, loyalement rallié à l'Angleterre, le soin de la conquête des possessions allemandes.

Dès 1914, la colonne du général franchit le fleuve Orange et s'avança dans le Gross Namaland. Le docteur Seitz, gouverneur allemand du Sud-Ouest Africain, réunit les troupes mises à sa disposition et essaya de s'opposer à la marche sur Windbuk des colonnes anglaises. Refoulé par l'armée anglaise, il dut se réfugier dans la province du Nord, le Damaraland. Poursuivi par le général Botha, le gouverneur allemand, cerné avec son armée dans le centre d'Otavi à 500 kilomètres nord de la capitale, dut mettre bas les armes et signer une capitulation qui livrait, avec l'armée disponible, 204 officiers, 3.168 hommes, 37 canons, 22 mitrailleuses et tout le territoire de la colonie allemande (juillet 1915).

Ct BOUVIER DE LAMOTTE, Breveté d'État-Major.

(A suivre.)

LA BATAILLE AUTOUR DE VERDUN



On se sert toujours, sur le front, de pigeons voyageurs pour transmettre les renseignements au commandant ; voici un abri qui a été choisi pour eux derrière le remblai d'une route près de Cumières.



Un groupe de blessés évacués des premières lignes ; ils sont dirigés vers la gare de X... ; une petite pancarte attachée à leur capote indique au chirurgien qui les recevra l'état exact de la blessure.



Des renforts d'artillerie sont incessamment envoyés dans la région de Verdun ; il faut remplacer les pièces qui s'usent au cours de cette lutte formidable et celles que les obus ennemis ont détériorées. La fabrication intense des canons et des munitions permet de faire face à toutes les nécessités et de tenir tête avec succès à l'artillerie allemande.

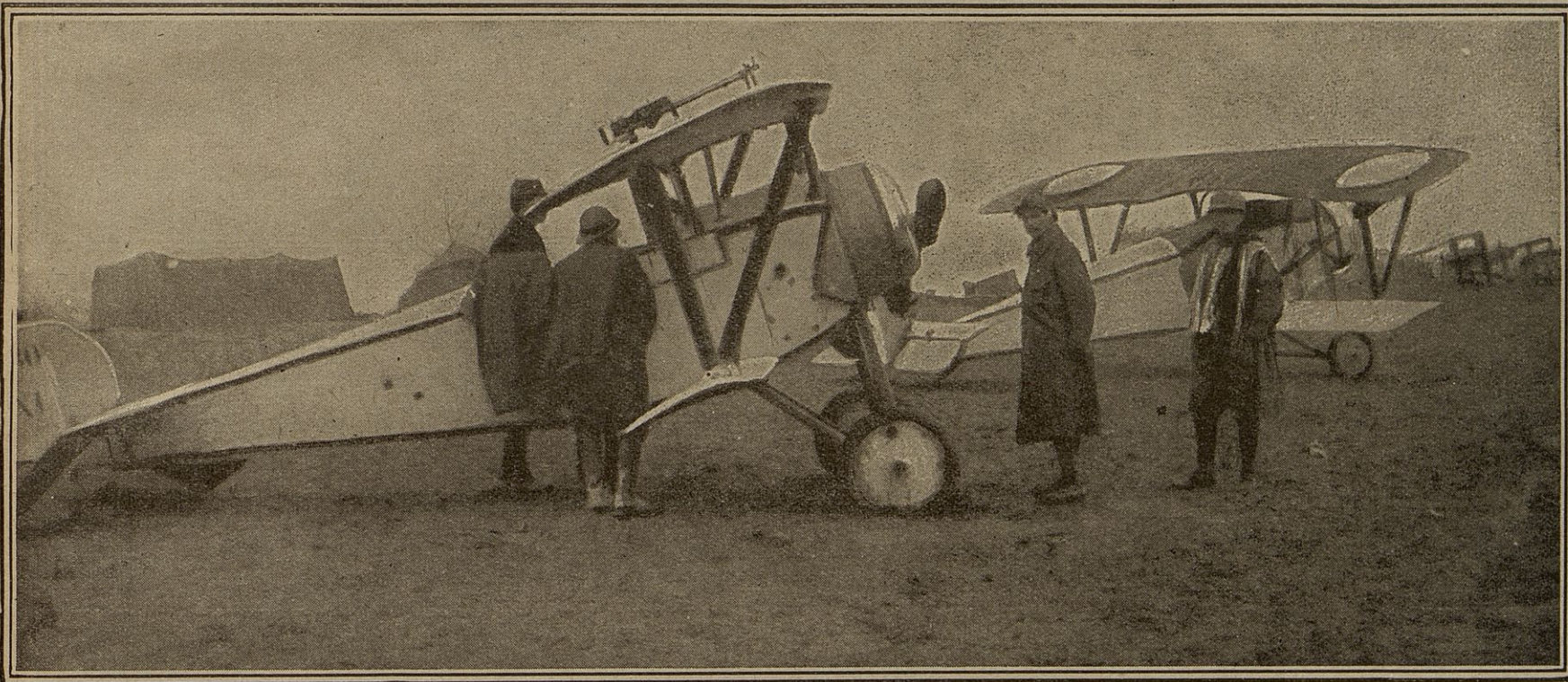
SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE



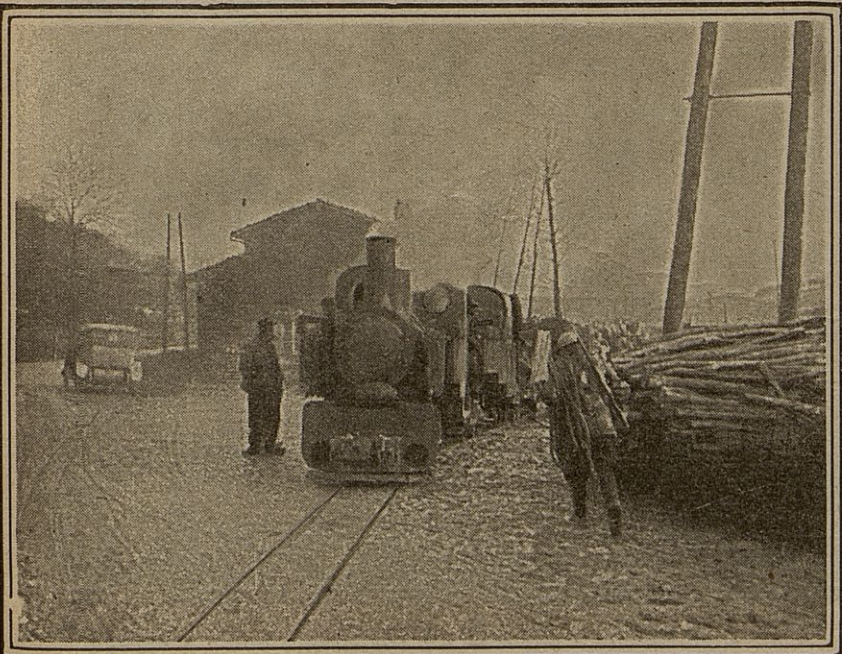
L'artillerie est envoyée vers nos positions du Mort-Homme contre lesquelles s'acharnent les Allemands.



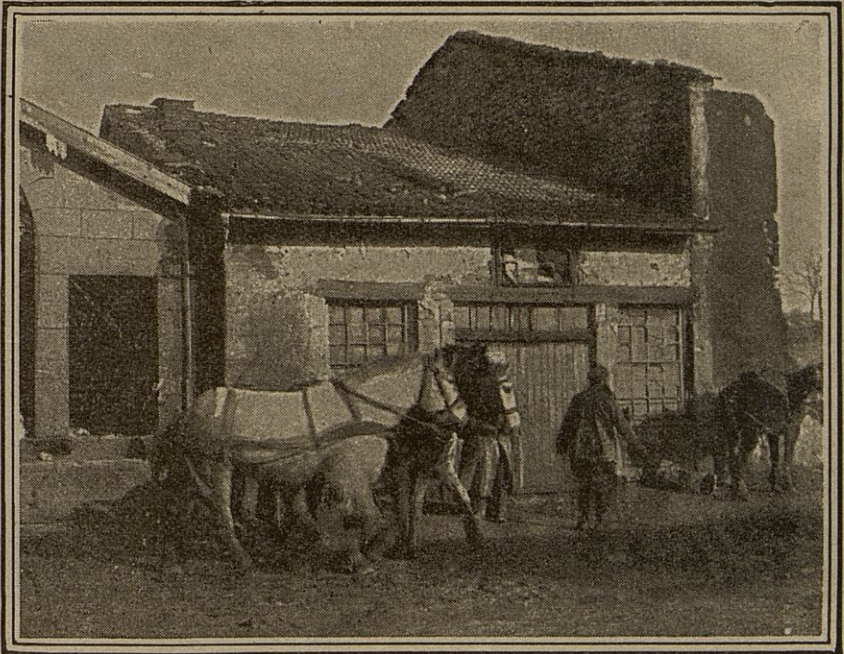
Dans un village de la rive gauche de la Meuse le ravitaillement se fait sous les obus.



Une escadrille d'avions se prépare à quitter le champ d'aviation pour aller survoler les positions ennemies et régler notre tir.



Un petit chemin de fer à voie étroite a été rapidement établi à proximité du front; il permet de transporter de l'arrière les renforts d'hommes, les vivres et les munitions.



Malgré les obus qui viennent tomber jusqu'ici, les chevaux sont conduits à l'abreuvoir dans le village de R...; dans la cour de la ferme on attend une légère accalmie.

LA BATAILLE DEVANT AVOCOURT



Pendant l'attaque du bois Carré, les obus n'ont cessé de tomber sur le village d'Avocourt ; on voit la fumée des incendies.

Le village d'Avocourt, sous l'ouragan de fer que les Allemands ont déchainé pour appuyer leur attaque, n'a été bientôt qu'un monceau de ruines : les maisons se sont écroulées ; il ne reste plus que des tas de pierres informes. Dans le médaillon, un canon de tranchée est amené à travers un terrain bouleversé par l'éclatement des obus et des torpilles.

DANS LA RÉGION DU MORT-HOMME



Sur la place d'un village meusien, situé à proximité du front, des soldats font leur toilette à la fontaine; après une nuit passée dans ce cantonnement, ils vont partir pour remplacer les camarades.



Les clairons ont sonné le rassemblement; les poilus se sont équipés; les voilà qui quittent le village pour aller à la bataille. Dans le médaillon, une patrouille examine les positions ennemies.



Ce ravin, qui se trouve en arrière de la ligne de bataille, bien que défilé aux yeux de l'ennemi, reçoit de temps à autre sa part d'obus de tous calibres; cela n'empêche pas nos soldats de se livrer aux soins d'hygiène et de propreté. Auprès du poste de secours, un petit ruisseau fournit l'eau nécessaire aux ablutions et au blanchissage.



LE KRONPRINZ GRAND STRATÈGE

LE BRONZE ALLEMAND

CYNIQUE ET MENTEUR



GUILLAUME II LE VICTORIEUX



LE SIÈGE DE LONGWY

L'une des salles d'exposition les plus avantageusement connues de Londres, la fameuse *Birmingham Art Gallery*, a offert récemment à ses habitués le régal inédit d'une sensationnelle *exhibition* : la présentation au public britannique d'une collection de médailles fort extraordinaires.

A vrai dire, il s'agissait là d'une curiosité toute spéciale ; car en matière de médailles, les collectionneurs du Royaume-Uni sont gens fort avertis qui ne le cèdent en rien à leurs confrères de France ou d'Italie, et ils ne se fussent certes point dérangés pour une série de modèles courants. Mais il n'était numismate londonien qui ne voulut contempler cette collection dont les circonstances faisaient la valeur. Car il ne s'agissait de rien moins que des médailles frappées en Allemagne à l'occasion des principaux événements de la guerre actuelle.

Copistes en toutes choses, les Allemands se sont en effet avisés dès le premier jour — et même tout porte à croire qu'ils s'en étaient préoccupés bien avant le premier jour — que les Etats anciens avaient coutume de confier aux médailleurs le soin de ciseler, pour l'édification de la postérité, des jetons précieux destinés à commémorer les faits les plus importants.

Et le bronze, incorruptible et éternel témoin de vérité, partait de par le monde pour l'enseignement des générations à venir...

L'Allemagne agressive de 1914-1916 a voulu, elle aussi, enseigner les générations à venir. Et, de même que dans le domaine de l'espace, l'agence Wolff, intarissablement, inondait de ses aperçus tendancieux les cinq parties du monde, de leur côté, les médailleurs germaniques entreprenaient la conquête du temps en confiant au métal immortel le soin de propager la seule et unique vérité qui ait le droit d'être vraie : la vérité allemande.

L'Allemagne tout entière, la savante et érudite Allemagne sur laquelle règnent le Doktor et le Professor a, en effet, appris que tel fait contesté de l'histoire hellénique ou telle œuvre d'art prestigieuse et disparue de l'antiquité grecque, ne sont connus que par une petite médaille d'or ou d'argent découverte par le hasard d'une fouille heureuse en Sicile ou en Attique.

L'Allemagne le sait et, prévoyant l'avenir, elle se dit que, peut-être, un jour, quelque archéologue des temps futurs, n'ayant plus à sa disposition que des médailles allemandes pour toute documentation, bâtit de savantes déductions sur ces morceaux

de bronze... Sans compter que, par anticipation, le gouvernement fait de l'argent en vendant fort cher ces morceaux de bronze aux badauds germaniques... Donc, excellente et double opération.

Ah ! le pauvre archéologue ! Il sera bien à plaindre s'il se fie à de pareils documents. Quant aux badauds germaniques, ils ne nous intéressent guère, s'il leur plaît d'ajouter foi à toutes ces fantasmagories...

D'août 1914 à novembre 1915, le gouvernement allemand n'a pas fait éditer, sous son haut patronage, moins de quatre-vingt-cinq médailles de guerre, soit en moyenne une médaille nouvelle lancée tous les cinq jours. Proportion véritablement fantastique : nous sommes bien au pays du « Kolossal ».

Et il ne faut point croire que ce sont là de ces petites images de métal blanc, simples découpures frappées au balancier, comme celles que nous avons vu vendre par millions en échange de quelque menue monnaie, à l'occasion de nos diverses *Journées de bienfaisance*. Point du tout. Il ne s'agit pas ici de bibelots, d'insignes, mais bien de véritables bijoux dont les détenteurs et les vendeurs sont les bijoutiers de toute l'Allemagne ; nous sommes en présence de médailles véritables, à épaisseur et poids réglementaires, dont le diamètre varie de vingt à quatre-vingt millimètres, et qui ne se débitent qu'à de bons prix, montant de 3 fr. 75 pour le démocratique bronze à 37 fr. 50 pour l'aristocratique argent.

La population de l'Allemagne entière s'est ruée avec une frénésie singulière sur ces bijoux d'un nouveau genre, chaque bijoutier un peu bien achalandé en débite journellement des douzaines, parfois des centaines. Les femmes les accrochent à leurs sautoirs, les hommes en chargent leur chaîne de montre ; quand le module est

trop fort ou quand la collection s'augmente, les familles les agrafent à la cheminée à titre de galerie patriotique ; enfin, les négociants en font volontiers des cadeaux à leurs correspondants des pays neutres : c'est de la réclame bien placée.

Car, naturellement, chacune de ces quatre-vingt-cinq médailles est consacrée à glorifier hautement l'Allemagne, le kaiser allemand, l'épée allemande, la marine allemande, l'aviation allemande, les victoires allemandes, les engins allemands, la grandeur allemande et la bonne opinion que

le pangermanisme a de lui-même.

La première de ces médailles a été frappée le 4 août 1914 ; tout porte à croire que matrice et coins étaient prêts depuis longtemps... peut-être même les premiers exemplaires étaient-ils déjà sortis par avance... Elle porte à l'avant le profil casqué de Guillaume II entouré de ces mots en allemand : « *Je ne connais plus de partis, je ne connais plus que des Allemands* », et au revers deux mains unies saisissant une épée qu'auréole, toujours en langue allemande (car le latin d'usage séculaire est désormais banni), cette déclaration au moins audacieuse : « *Dans la terrible nécessité, avec la conscience nette, et les mains pures, nous étirons notre épée* ». Si les archéologues de l'avenir n'ont pas pour se renseigner d'autres documents que celui-là, ils risqueront des appréciations quelque peu aventurées !

Pendant à la médaille impériale, voici celle dite du *Conquérant de Longwy*, ou plutôt celles au pluriel, car l'enthousiasme populaire n'a pas dédié au kronprinz moins de quatre médailles d'argent, sur l'avant de l'une desquelles l'héritier de l'Empire est représenté de face sous le sinistre colback des Hussards de la Mort, tandis qu'au revers un farouche guerrier moyenâgeux, armé de pied en cap, étalant l'aigle allemand sur son bouclier, prend une pose d'épopée et domine une lointaine frise d'arrière-plan au fond de laquelle galopent des hussards.

Puis, voici la série des médailles consacrées à commémorer l'écrasement et l'incendie des villes que nous vénérons comme autant de martyres : Liège, Namur, Louvain, Tirlemont, Ostende, Dixmude, Ypres, Neuport, Maubeuge, Reims, Mulhouse, Lunéville, Lille, Soissons : cités belges, cités françaises unies dans la misère, comme elles le sont dans la gloire.

Pour la prise d'Anvers, les médailleurs se sont mis particulièrement en frais d'imagination : cinq médailles la célèbrent. La plus intéressante montre un panorama de la ville et du fleuve sur les quais duquel se pose l'aigle impérial couronné ; au revers, en selle sur un cheval cabré, saint Georges perce de sa lance un dragon ailé. Ce dragon symbolise la brigade navale anglaise et pour la circonstance l'Allemagne a naturalisé german le saint le plus fameux de l'Angleterre : annexion singulière que les Anglais n'ont pas manqué de relever ironiquement, déclarant « qu'un Hun et un saint ne sont cependant pas précisément la même chose ».

Les médailles commémorant les victoires, même les plus imaginaires, se succèdent : l'une d'entre elles atteste que la cavalerie anglaise a été exterminée le 21 août 1914 ; deux autres proclament sans discussion possible que les généraux von Kluck et von Bulow ont entièrement, totalement et radicalement détruit d'une manière définitive les armées de la France et de l'Angleterre à Saint-Quentin, le 28 août 1914. Comment voulez-vous qu'après une pareille affirmation la population allemande puisse comprendre pourquoi on a continué à se battre après cette date mémorable ? Serait-ce par hasard pour prendre Paris ? Mais non, puisque Paris a été pris et non seulement pris, mais livré aux flammes à la fin d'août 1914. Les Français et leurs alliés peuvent bien continuer à affirmer le contraire, à prétendre que Paris est toujours

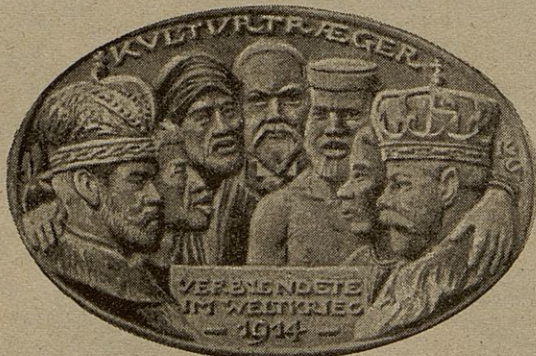
français et debout : évidemment, ils répandent ce bruit par une manœuvre de mauvaise foi et pour entretenir les illusions de leurs amis. En effet, tous les bons Allemands possèdent la magnifique médaille *Nach Paris 1914* qui fut frappée



LA GLOIRE MILITAIRE ALLEMANDE



LA CHUTE D'ANVERS

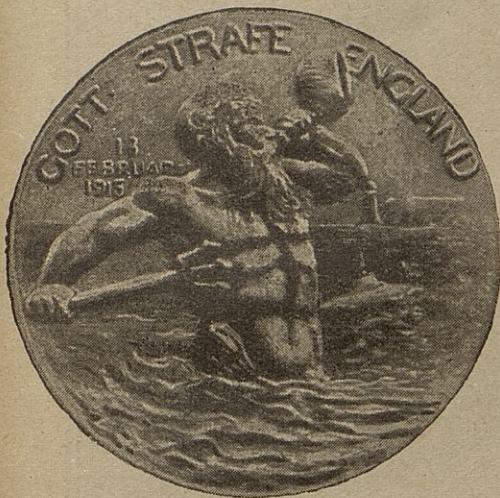


MÉDAILLE SATIRIQUE SUR LES ALLIÉS

à la gloire éternelle du conquérant de la capitale française, le glorieux général von Kluck, dont l'effigie dessine sur la face de la pièce commémorative un sourire modeste, tandis que sur le revers est gravée cette inoubliable apparition : une femme nue, maigre, hurlante, échevelée, montant à califourchon et à cru un cheval efflanqué, et brandissant de la main gauche une torche embrasée ; dans le fond, la ville brûle en un tourbillon de flammes géantes. Comment voulez-vous que Paris n'ait pas été pris, puisque cette médaille consacre sa chute et son incendie au nom des principes supérieurs de la Kultur ? — Il est juste d'ajouter que divers graveurs achevaient en hâte plu-

sieurs autres médailles non moins éloquentes, destinées à commémorer la chute de Paris et l'entrée triomphale des troupes allemandes parmi les ruines de la capitale de la France, lorsque l'ordre vint, impérieux et sans explications, de jeter au creuset poinçons, matrices et flans. Il était trop tard : tirée et vendue par centaines, par milliers, par dizaines de milliers d'exemplaires, la première médaille sortie roulait déjà de par le monde, propageant de son mieux la fausse nouvelle.

Une fausse nouvelle ? A quoi bon d'ailleurs s'inquiéter de pareil détail. Une fausse nouvelle de plus, une de moins, qu'importait, puisque déjà le flot métallique repartait de plus belle, annon-



L'AMIRAL TIRPITZ EN NEPTUNE

çant avec frénésie victoire sur victoire d'un bout du monde à l'autre bout, en Belgique, en Lorraine, en France, en Russie, en Pologne, en Turquie, au Caucase, en Chine, au Chili, en Afrique orientale !... Tous les médailleurs de l'Allemagne sont au travail rivalisant de labeur, rivalisant d'esprit inventif pour trouver quelque chose de nouveau, et torturant sans fin les thèmes militaires que leur fournit l'agence Wolff, et les thèmes artistiques que leur offre l'art pangermaniste : aigles héraldiques, casques à pointes, glaives, baïonnettes, torches flambantes, nuages asphyxiants, engins de toutes sortes...

Tout naturellement, de l'engin on en vient à glorifier l'inventeur. Une médaille, consacrée à propager la reproduction authentique du fameux mortier de 420, offre aux populations les traits exacts de son inventeur, herr Professor Doktor Rasenberger. Une autre offre à la vénération germanique le facies du prince Zeppelin et la silhouette d'un dirigeable géant bombardant fougueusement une ville sans défense. Mais comme le massacreur marin de femmes et d'enfants pourrait être jaloux de cette apothéose décernée à son confrère, collègue et rival, le massacreur aérien, l'autre pirate, von Tirpitz, a, lui aussi, ses médailles, non moins louangeuses.

Et d'ailleurs, la marine ne peut sur ce chapitre être envieuse de l'armée, car la marine allemande possède plus de médailles frappées à sa gloire qu'elle n'a livré de combats. C'est même une orgie de médailles navales : médaille consacrée au bombardement de Scarborough, Hartlepool et autres villes anglaises sans défense, le 15 décembre 1914 ; médaille commémorant « l'héroïque défense de Tsing-Tao contre les escadres anglaise et japonaise » ; médaille célébrant la bataille navale du Chili ; médaille glorifiant le torpillage de trois croiseurs anglais en septembre 1914 ; médaille vouée au capitaine Weddingen qui commande un U, grand saboteur de paquebots inoffensifs. Tous les bateaux allemands ont leur médaille, tous les officiers de marine allemands ont leur médaille ; et il n'est pas jusqu'aux Turcs qui n'aient aussi reçu l'hommage d'une médaille navale montrant le *Gaeben* et le *Breslau* bombardant Odessa en compagnie de destroyers turcs, cependant que se lit cette légende : « La Turquie proclame la guerre sainte, le 12 novembre 1914 ».

La moins étonnante de ces médailles navales n'est certes pas celle à la face de laquelle le maître des mers, Neptune, émergeant à mi-corps des flots que contient son trident dominateur, sonne de la conque marine à plein gosier pour saluer un sous-marin allemand forçant un port anglais, tandis qu'au ciel s'inscrit la devise légendaire « Gott Strafe England », accompagnée par la date initiale du fameux blocus sous-marin, 18 février 1915.

Mais l'esprit spécial de la Kultur allemande ne saurait se contenter de ces glorifications un peu balourdées et terriblement dogmatiques ; il veut s'élever jusqu'à l'art délicat de la satire et flageller les adversaires du pangermanisme. Aussi les graveurs allemands ont-ils inventé les médailles satiriques. Etrange satire et bien allemande, satire qui a appris tout ce qu'elle sait à l'école du professeur Knatcheké et de sa fille Elsa. L'une des plus appréciées parmi ces médailles est une sorte de plaquette ovale d'un dessin grossier et d'une frappe



MÉDAILLE SATIRIQUE SUR LE TORPILLAGE DU « LUSITANIA »

épaisse : le président Poincaré au centre étend les deux bras de manière à enlacer un Zoulou, un Turco, un Hindou et un Japonais et à laisser retomber l'extrémité de ses doigts sur les épaules du tsar Nicolas II et du roi George V en couronnes et manteaux de cour. Cela s'appelle « les protagonistes de la culture alliée dans la guerre mondiale » ; titre aussi pédant et pesant que le dessin est lourd et l'invention médiocre. Les autres médailles ne valent pas mieux ni comme intention, ni comme exécution. L'une d'elles représente un énorme Ecossais en costume national et pipe aux dents, se courbant pour faire manœuvrer à deux mains un tout petit éléphant qui symbolise l'armée des Indes : ce n'est pas de comparer l'armée hindoue à un jouet d'enfant qui la rendra moins redoutable pour les troupes du kaiser. Une autre est nettement et violemment brutale : dans une plaine nue se dresse un chêne puissant au sommet duquel l'aigle allemand se repose, calme et lourd ; aux branches du chêne s'accrochent trois pendus, un soldat français, un soldat russe et un soldat belge ; au pied du chêne, un soldat anglais se baisse forçant tant bien que mal un nouvel assaillant à tenter l'escalade ; ce nouvel assaillant est un petit singe vêtu en soldat nippon à qui l'Anglais tient ce discours gravé sur la médaille : « *Hardi, mon petit Japonais, grimpez au chêne allemand et voyez si vous pouvez arracher une plume de la queue de l'aigle* ». Tout ceci n'est ni bien artistique, ni bien drôle ; et cependant le peuple allemand et ses alliés, ivres de la même joie, s'en délectent avec passion.



LA MARCHE SUR PARIS

Ce qui est, par contre, particulièrement abominable, c'est la médaille satirique ! consacrée au torpillage du *Lusitania* par le burin du graveur K. Goetz, médaille vendue au prix élevé de 20 francs. Cette médaille représente à l'avant, des passagers se pressant à un guichet auquel la Mort traitée dans le style de Holbein vend des billets de passage, au revers, le *Lusitania* engloutissant dans les flots les 1145 victimes dont 118 Américains et plus de 100 femmes et enfants. Manifestation tout spécialement écœurante de la mentalité allemande.

Le symbole serait cependant meilleur inspirateur que la satire, ou du moins le symbole a eu l'avantage d'inspirer le plus renommé graveur en médailles de l'Allemagne contemporaine, Lutz. Celui-ci avait primitivement destiné son œuvre à commémorer la chute de Paris ; mais cette commémoration étant devenue sans objet, l'artiste l'a consacrée à la gloire militaire allemande qu'elle entend célébrer non sans grandiloquence. Coiffé du casque à pointe, l'aigle german, toutes plumes hérissées et les ailes encore battantes, vient de s'abattre sur le globe du monde roulant au gré des nuées dans l'espace. Dans ses griffes il a saisi la lame épaisse d'un glaive dont le poids formidable écrase justement le continent européen très nettement indiqué. Le bec du rapace est entr'ouvert, son œil dur est fixe comme celui d'un illuminé. Au loin devant lui, l'arme à l'épaule sous l'envol des drapeaux déployés, marche au pas un régiment allemand, et cette légende incommensurablement orgueilleuse se détache en auréole dans le ciel : « *Nous, Allemands, nous craignons Dieu seulement et rien d'autre de par le monde...* »

L'orgueil, oui, le plus haut orgueil qu'on ait jamais vu sous le ciel au cours de l'histoire des hommes, dans tous les temps et dans tous les pays — l'orgueil frère de celui qui perdit pour l'éternité le Prince des Ténèbres, au dire de Milton ; l'orgueil sans mesure et sans loi, voilà ce que proclament toutes ces médailles, ces quatre-vingt-cinq médailles de tout ordre, de toute nature, de tout style, de tout poids, de tout module et de tout caractère — l'orgueil allemand, sorte de mégalomanie collective d'un peuple tout entier.

Et l'on songe instinctivement, en regardant ces « médailles de la victoire » comme ils les appellent outre-Rhin, à ces précieux, à ces inimitables chefs-d'œuvre de notre goût français, par quoi la finesse élégante et la sobriété native de notre art national commémoraient avec une grâce exquise les choses vraies, simples, belles et utiles qu'accomplissaient nos ancêtres.

Ainsi, par exemple, la France d'autrefois, à l'occasion d'une victoire décisive, d'une fondation d'institution magnifique, d'un fait particulièrement glorieux, frappait une médaille ou une plaquette. Le burin inspiré d'un Jacques Gauvain, d'un Nicolas Briot, d'un Guillaume Dupré, d'un Warin, d'un Mauger, jadis pour les Valois, pour Henri IV, pour Louis XIII, pour Louis XIV, ciselait une image précieuse par quoi s'affirmait une fois de plus dans le métal précieux la maîtrise de nos graveurs et le goût raffiné de l'art français.

GEORGES-G. TOUDOUZE.



L'ALLEMAGNE CONTRE L'ANGLETERRE



L'Allemagne a essayé de fomenter des troubles en Irlande. Voici le palais des Postes de Dublin dont les émeutiers s'étaient emparés. En haut, le traître sir Roger Casement; à gauche, lord Wimborne, vice-roi d'Irlande; à droite, M. Birrel, sous-secrétaire d'Etat pour l'Irlande.

En même temps que l'émeute grondait à Dublin, une escadre allemande bombardait le port de Lowestoft dans le comté de Suffolk, sur la mer du Nord. Lowestoft, dont nous donnons ici une vue, est le port anglais le plus rapproché de Wilhelmshafen, la base navale allemande : centre de pêche très important, il a remplacé l'ancien port de Beccles qui se trouve à 14 kilomètres dans l'intérieur des terres.

LE FESTIVAL DES « TROIS GARDES »



Succès triomphal vendredi pour le festival des 3 Gardes. En même temps que les musiques des Coldstream-Guards, des Carabiniers royaux d'Italie et de la Garde républicaine se firent applaudir Mme Jane Pierly, que l'on voit ici à gauche, Mme Paule Andral, au milieu, et Mlle Madeleine Roch, à droite. En haut, les musiciens italiens et anglais à la réception du "Matin". En bas, les trois musiques réunies.

L'HOPITAL CANADIEN-FRANÇAIS DE SAINT-CLOUD



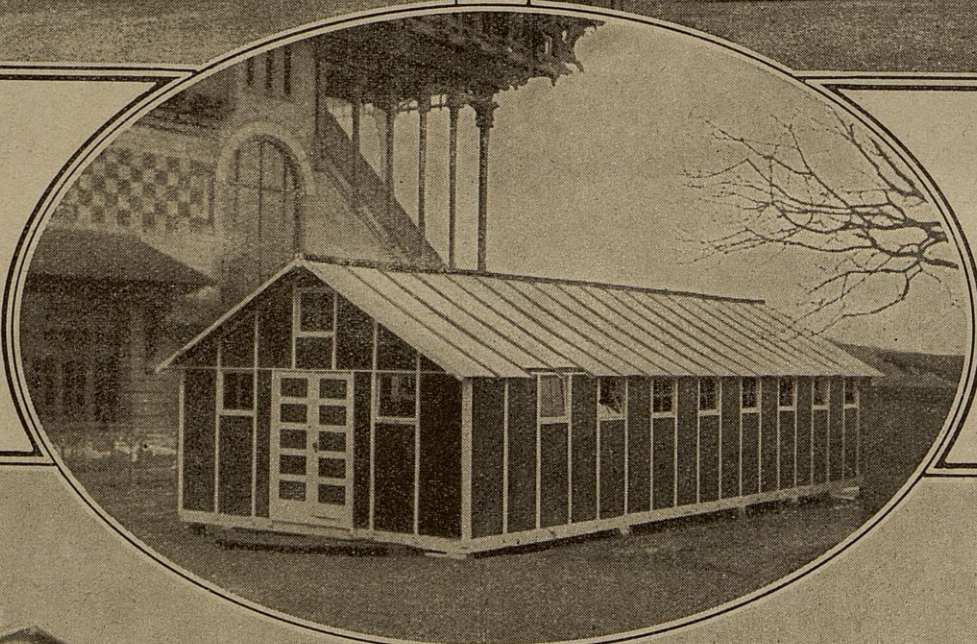
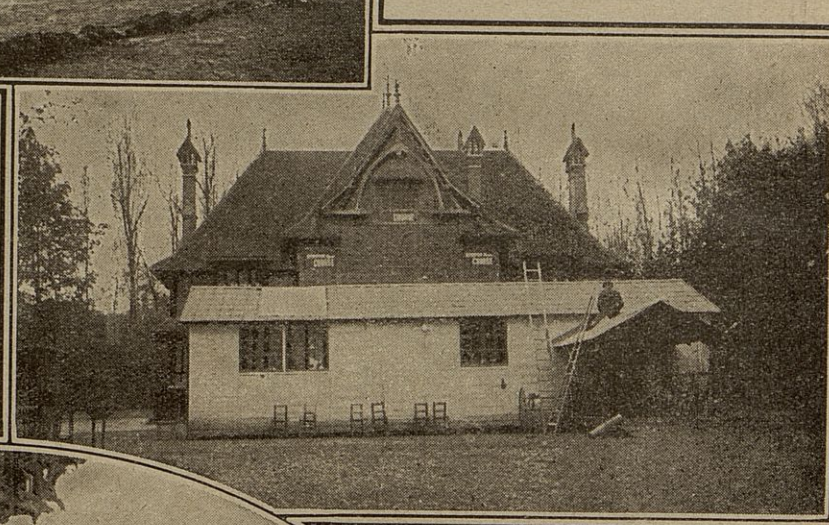
Voici le quartier des infirmières, membres de la Croix-Rouge canadienne, qui, au nombre d'une centaine, prodiguent leurs soins à nos blessés sous la direction de M^{lle} Casault, infirmière-major de la plus haute valeur.



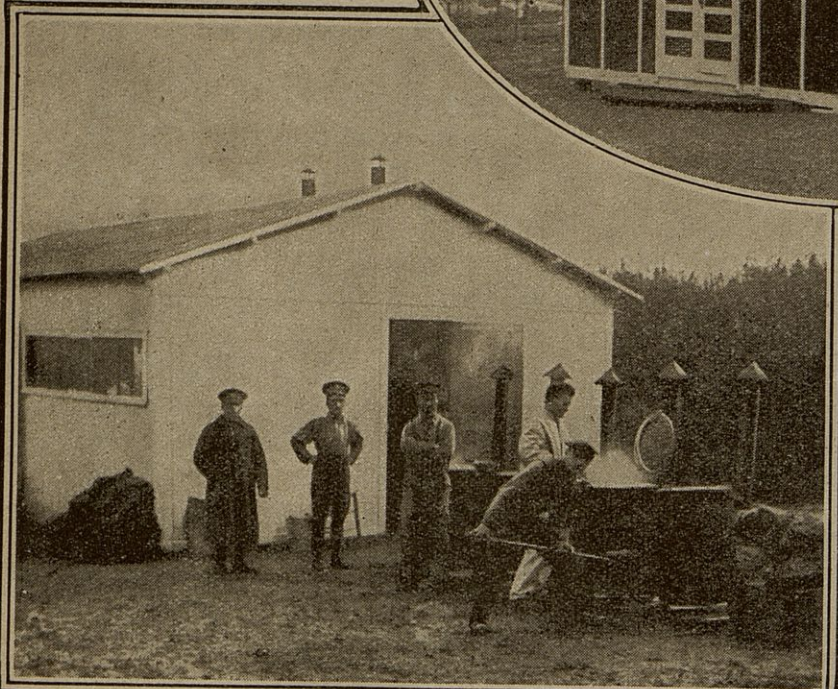
Ces petites tentes abritent les trois cents infirmiers canadiens qui sont dirigés par les majors de Martigny, Parisot, Roy, Petitclercq, Forgues, Lanoie, Saint-Pierre, qui tous ont fait leurs études médicales en France.



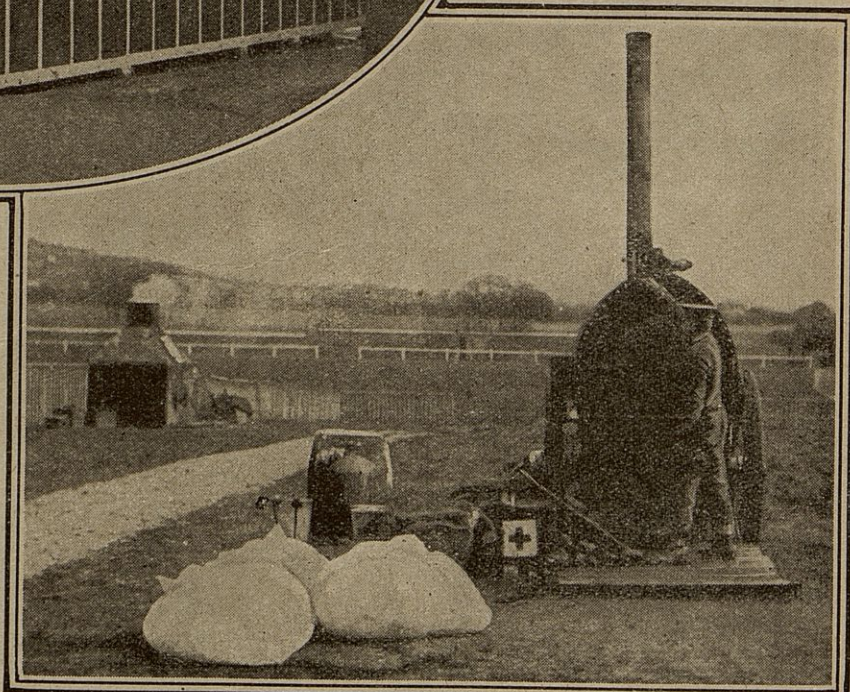
L'hôpital militaire, installé sur le champ de courses de Saint-Cloud, est un don du Canada à la France; il occupe l'enceinte du pesage; les bâtiments sont réservés aux services administratifs. Les blessés actuellement soignés à l'hôpital canadien-français viennent de Douaumont. La tente que l'on voit ici est celle du médecin-chef, le colonel Mignault, docteur à Montréal.



Les blessés couchent dans des baraques soigneusement closes pareilles à celle que l'on voit dans le médaillon; les convalescents sont placés dans des tentes; chacune d'elles contient six lits. La photographie au-dessus représente la salle d'opérations installée dans la baraque centrale du pari mutuel. Le matériel est placé dans les boxes où piaffaient jadis les pur sang.



Dans cette baraque sont installées les cuisines; de nombreux "cuistots" canadiens y préparent des repas abondants, sains et variés.



Les étuves de désinfection sont placées près du pesage, à l'endroit même où pur sang et demi-sang sortaient du paddock pour aller au départ.

L'HEURE SACRÉE⁽¹⁾PAR
ELY-MONTCLERC

CHAPITRE SIXIÈME

LE PIEUX MENSONGE

(Suite)

La romanesque tantine s'éveille du songe pénible où l'a plongée l'annonce du trépas prochain de son filleul, pour approuver hautement son frère.

— Tu as raison, ton idée est excellente. Il faudra bien l'entourer, afin de consoler sa douleur.

— Et cela fera tant plaisir à mon Jean de voir chaque jour sa fiancée !

De nouveau s'entr'ouvre la porte du bureau où est enfermée la famille Sénéchal. Colette paraît, bien émue, certes, mais très brave.

— Vous pouvez venir, je vais vous conduire, dit-elle. Seulement, une recommandation capitale. Pas un mot à Jean. Contentez-vous de l'embrasser, et puis, allez-vous-en jusqu'à demain.

— Et... le sergent Lavaine ? interrogea tantine ; où est-il ?

— Dans la même salle que mon frère, mais tout au bout de la rangée ; il n'y a pas de place à côté de lui. Jean a crié, j'ai dû lui promettre qu'on ferait le changement demain, si possible.

» Ah ! ce sera un malade peu commode.

Il fallut à ce père et à cette mère bouleversés, un courage surhumain pour ne pas éclater en sanglots devant leur fils adoré, devenu cette pauvre créature misérable, ce corps martyrisé et souffrant !

Ils surent se contenir pourtant, ils eurent même la force d'accorder un regard de sympathie au frère d'Henriette, qui ne les vit ni ne les entendit.

Par exemple, une fois dans la voiture qui les ramenait avenue Henri-Martin, ils purent soupirer et pleurer librement. Tantine, et pour cause, sanglotait plus fort que sa belle-sœur. C'est que toujours, toujours maintenant, elle garderait la vision du malheureux qui agonisait en silence et qu'elle avait bercé mensongèrement de paroles d'amour.

— Ayons du courage, Jean vivra, c'est l'essentiel, fit soudain M. Sénéchal. Même s'il faut lui couper la jambe, nous le garderons et il sera, somme toute, fort peu diminué.

« Tu n'auras pas la douleur de porter son deuil, ma pauvre femme, et il y en a tant, il y en a tant de mères en deuil ! Nous avons de la chance... au lieu de pleurer, nous devrions nous réjouir.

Les saines réflexions du père surent amener la détente voulue, et, après ces grandes heures d'anxiété, un calme relatif régna chez les Sénéchal. Même mutilé, Jean continuerait à posséder ce bien inestimable pour les enfants de vingt ans : la vie !

Il vivrait, il aimerait, il serait heureux, et sa mère pourrait encore couvrir de baisers sa chère tête brune, ses yeux clairs et rieurs. Hormis cela, tout était vain !

De bonne heure, le lendemain matin, M^{me} Sénéchal partit pour Saint-Cloud. En voyant paraître dans la bibliothèque de M. Leroy-Deshoux la mère de son fiancé, en voyant sa pâleur, son émotion, ses yeux tristes, Henriette devina la catastrophe, mais tout d'abord, elle ne songea qu'à Jean.

Un cri éperdu trahit son anxiété.

— Oh ! madame, Jean est blessé, Jean...

Sa lèvre tremblante ne put prononcer le mot fatal. Elle se jeta presque privée de sens dans les bras qu'une mère lui ouvrait.

— Oui, ma fille, Jean est blessé, mais il guérira. Il est à Neuilly, et je viens vous prendre... Nous allons le voir... malheureusement, il n'est pas seul... votre frère aussi a été évacué dans l'hôpital de Colette, et, pour lui, c'est plus grave.

Henriette sembla renaître, la divine espérance lui versa son baume lénifiant.

— Puisqu'ils existent tous deux, rétorqua-t-elle, nous les sauverons tous deux, n'est-ce pas, madame ?

Et M^{me} Sénéchal n'eut pas le courage de détromper la jeune fille. Insensiblement, on l'habituerait à l'idée de l'irréparable.

Pendant que l'auto ramenait les deux femmes vers Paris, Jean, après avoir subi la torture des opérations d'asepsie, était enfin replacé dans son lit. Le repos apaisa sensiblement ses blessures, il goûta quelques instants de tranquillité. Voyant sa sœur qui glissait, légère, dans l'allée centrale, il l'appela.

— Que me veux-tu ? dit-elle.

— Georges, comment est-il ? Ne va-t-on pas le changer de lit ?

— Si... dès qu'on pourra. Tantôt, je pense.

— Est-ce qu'il souffre beaucoup ?

La jeune infirmière haussa tristement les épaules.

— Non, du moins, ma compagne qui s'en occupe

l'affirme. Il somnole tout le temps, et l'on ne fait rien pour l'arracher à sa torpeur.

» Pauvre garçon ! il est perdu. Maman est allée chercher sa sœur ; peut-être ne la reconnaîtra-t-il pas !

— Oh ! Est-ce possible ?

— Hélas ! oui, mon petit. Alors, si tu étais raisonnable, tu n'insisterais pas pour qu'on le dérange. Il s'en ira doucement, sans souffrances. Nous avons isolé son lit derrière un paravent, il est très bien dans son coin. Tu acceptes, dis Jean, tu acceptes, par affection pour ton ami, qu'on le laisse s'en aller tranquille ?

— Ainsi, il ne parle pas ! il ne m'appelle pas ?...

— Mais non, il est dans une sorte de songe très doux... il divaguera peut-être un peu, mais son délire sera calme ; il ne s'apercevra pas que la vie l'abandonne. J'en ai tant vu partir ainsi de ces pauvres enfants !

— Mon Dieu ! et je ne pourrai aller à lui, presser sa main, à la dernière minute... mon Dieu ! mon Dieu !

Une idée se fit jour tout à coup dans l'esprit du petit soldat.

— Colette, où est mon portefeuille ? où a-t-on mis mes papiers ?

— Dans le tiroir de la table, ici, sans doute.

— Donne-les moi ; j'ai quelque chose à te remettre.

Lorsque sa sœur eut placé entre ses mains le portefeuille, Jean y prit l'enveloppe qui portait cette suscription : « Pour Mademoiselle Colette Sénéchal ».

— Tiens, voilà pour toi. Georges Lavaine m'a confié ceci l'autre soir, avant l'attaque, et m'a chargé de te le remettre en cas de malheur. Je ne savais pas que vous fussiez en rapports et il m'a refusé toute explication. Tu comprendras peut-être...

— Moi ? s'effara la jeune fille, mais tu divagues, Jean ? Je suis aussi surprise que toi, sinon davantage.

Prends quand même. La clef du mystère est sous cette enveloppe.

Et le blessé ajouta dans un éclair de divination :

— Je me souviens... Il me faisait sans cesse parler de toi. Il t'aimait sans te connaître probablement.

Comme Jean manifestait une grande lassitude, Colette ne poussa pas plus avant l'entretien.

Repose un peu, fit-elle, en le baisant au front, tu seras ainsi mieux en train lorsque nos parents viendront te voir cet après-midi.

Légère, elle s'éloigna sur la pointe de ses souliers blancs, ayant glissé sous la bavette de sa blouse les papiers remis par son frère.

Très intriguée, la jeune infirmière mit à profit les premières minutes de paix dont elle put disposer pour s'enfermer dans une petite pièce contiguë à sa salle. Et, vite, elle rompit les cachets de l'enveloppe.

Des lettres, une photographie, au verso de laquelle Colette reconnut l'écriture de sa tante, s'éparpillèrent sur ses genoux. Puis un papier signé : Georges Lavaine, quelques lignes tracées au crayon :

« Vous avez joué un jeu cruel, mademoiselle ; il vous a paru amusant de vous faire aimer par un pauvre diable au cœur sensible. N'ayant que trop vite et trop bien réussi, vous avez eu honte, car la conquête n'était pas digne de vous.

» Alors, tranquillement, vous vous êtes effacée, vous n'avez même plus daigné envoyer un mot de pitié à celui dont vos jolies mains ont brisé la vie. Je ne vous en veux pas, hélas ! et je vous aime toujours.

» Demain, c'est la grande bataille, si j'y restais, je serais délivré. Vous n'auriez plus qu'à brûler ces lettres compromettantes, cette photo que j'ai tant de fois embrassée ; ainsi, tout vestige de votre légèreté serait détruit, car je suppose bien que vous avez brûlé mes lettres à moi, mes folles lettres dont vous avez dû grandement vous moquer.

» Adieu, mademoiselle, soyez heureuse.

» GEORGES LAVAINÉ. »

L'heure du déjeuner des infirmières sonna ; Colette n'y prit point garde ; une de ses compagnes dut venir la chercher et s'étonna de sa pâleur.

— Vous n'allez pas retomber malade, j'espère ?

— Mais non, j'ai reçu un choc en apprenant la blessure de mon frère et j'en subis la réaction, voilà tout.

Deux heures de l'après-midi. Les visites affluent, l'auto de la famille Sénéchal s'arrête devant la grille, M^{me} Sénéchal descend d'abord et soutient Henriette qui défaille, puis viennent le père de Jean et tante Clémence.

La scène touchante que vous devinez se produit au chevet du petit Marie-Louise. Des pleurs, des effusions, des baisers, toute la gamme des émotions douces et fortes que peut procurer la vue d'un être cher échappé au péril.

Mais, après avoir entendu les paroles tendres de son fiancé, Henriette réclama son frère.

— Attendez, dit Colette, je vais m'assurer si vous

pouvez aller près de lui. Surtout, maîtrisez votre douleur, ne parlez pas, ne troublez pas son agonie.

» Tantine, ajouta-t-elle d'un ton qui fit tressailler la vieille demoiselle, viens donc, j'ai à te parler.

Entraînant Clémence dans son petit studio, elle s'y enferma. L'explication du quiproquo fut courte, mais orageuse. Toutefois, devant les regrets et le chagrin de sa tante, Colette sentit fléchir sa sévérité.

— Est-ce bizarre ! soupira l'infirmière, que je doive, moi, une jeune fille inexpérimentée, te gronder, ma folle, mon écervelée tantine ! Quel mal tu as fait ! Dire que ce pauvre garçon va mourir en me maudissant, dire que, peut-être, s'il n'avait point été aussi malheureux, la mort l'eût épargné...

— Ah ! Colette, n'ave pas mes remords ! Je suis assez cruellement punie déjà. Il me regardait d'un air effrayant... Il me faisait peur avec sa figure de reproche...

— Que la leçon te serve, du moins ! Va chercher Henriette, tu la conduiras à son frère.

— Et toi ?

— Je vous précède à son chevet.

Colette rentra dans la salle. A sa droite, près du mur, enveloppé d'un haut paravent, se trouvait le lit d'agonie de Georges Lavaine.

Elle écarta doucement une des feuilles et regarda le blessé. Sur son visage se précisaient les funèbres stigmates : narines pincées, bouche violette, teint de cire, prunelles vitreuses.

A cette vue, un émoi profond bouleversa la sœur du petit Marie-Louise. Ainsi, il allait partir pour le voyage suprême, ce beau jeune homme qui l'avait tant aimée et qui par elle avait tant souffert.

Bien que sa conscience ne lui reprochât rien, Colette se sentit solidaire de la faute commise par tantine. Ah ! s'il restait au pauvre soldat un atome de connaissance, si son âme voyait encore les choses de ce monde, qu'elle eût, avant de s'envoler, l'ineffable joie de se sentir aimée.

Se glissant le long de la ruelle, Colette s'approcha du moribond. Le bruit, très léger, pourtant, l'arracha un instant aux ombres qui cherchaient à l'envelopper. Son regard se tourna vers la jeune fille avec une telle expression, que celle-ci se sentit reconnue.

Mais, de sa main satinée, l'infirmière caressait les cheveux du mourant, ces cheveux englués par la sueur du trépas prochain.

Pieusement, sincèrement, de tout son cœur, Colette murmura :

— Pardon, ami, si je vous ai fait de la peine. J'ai manqué de courage. Aujourd'hui, je me repens ; ne me tenez pas rigueur. Devant mes parents, devant tous, je crierai que je vous aime...



« Oui, oui, soyez heureux, Georges, je vous aime ! »

Comment dépeindre l'expression de béatitude infinie qui transfigura le blessé, la joie divine qui le galvanisa, lorsque Colette, sa Colette, appuya ses douces lèvres sur son front déjà glacé ?

Il reçut le baiser comme une extrême-onction, il essaya de balbutier : merci, mais ne put faire entendre qu'un bredouillement inintelligible.

Un moment plus tard, Henriette arrivait suivie de tante Clémence. Colette, sans un mot, leur montra le corps à jamais inerte de Georges Lavaine. Elles tombèrent à genoux et prièrent en pleurant pour celui qui était parti dans le ravissement éperdu de son beau rêve réalisé.

FIN

Dans notre prochain numéro nous commençons la publication de

LA GUERRE DE JACQUES

roman inédit de MARC ELDER, l'écrivain lauréat du prix Goncourt.

LA GUERRE DE JACQUES est la savoureuse et pittoresque histoire d'un paysan qui, parti dès la mobilisation, est devenu peu à peu le parfait poilu.



Nos permissionnaires ont eu leurs œufs de Pâques à la gare du Nord. L'œuvre de ravitaillement des trains militaires, que préside Mme Courcol, et l'ambulance de la gare, dirigée par le baron d'Orgeval, avaient organisé une petite fête pour nos braves poilus.

SUR LE FRONT RUSSE

Il n'y a eu presque pas d'actions sur le front qui traverse toute la Russie ; le dégel persiste encore et il faut attendre l'assèchement de toutes ces régions avant que des opérations importantes puissent s'engager. On dit que les Allemands, suivant leur habituelle stratégie, en prendront l'initiative et qu'ils renouvelleront leur offensive contre Riga et contre Dvinsk avec la volonté d'arriver à une décision ; ce qu'ils n'ont pu faire l'automne dernier, le feront-ils maintenant ? Il n'y a aucune raison pour qu'ils soient plus heureux ; au contraire, les Russes ont augmenté leurs armées et ont surtout rassemblé une puissante artillerie avec des munitions en quantité. L'arrivée du kaiser à Vilna est annoncée pour le moment où l'offensive sera déclanchée.

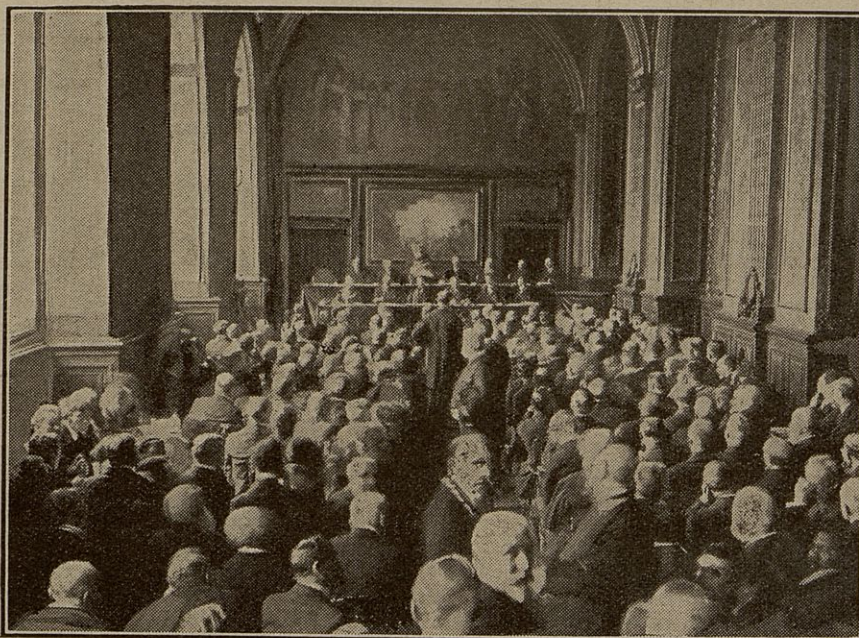
Les communiqués russes n'ont signalé que des actions d'artillerie dans la région de la Duna et des luttes de mines en Galicie. Cependant le 22 avril, un parti d'éclaireurs allemands a été cerné dans un bois au nord du lac de Vygonovskoe et presque entièrement anéanti. Les Allemands ont continué à bombarder la tête de pont d'Ikskull.

Dans la nuit du 26 avril, après une forte préparation d'artillerie l'ennemi a attaqué le secteur Vlassy-Kroschine, au nord-est de Baranovitchi ; il a été repoussé par le feu de nos alliés.

Les Russes ont occupé, à la suite d'un violent combat, le village de Khromiakhopf dans la région du chemin de fer de Rovno à Kevel.

En Asie-Mineure, les Russes ont continué la poursuite des Turcs et ont progressé à l'ouest de Trébizonde.

Dans la région d'Ashkalin, les Turcs ont tenté des contre-attaques pour arrêter la marche de nos alliés ; ils ont été repoussés avec de grosses pertes. Au sud de Bitlis, les Russes ont délogé les Turcs de leurs positions dans la montagne.



La première séance de la conférence interparlementaire des Alliés pour l'examen des questions économiques a eu lieu le 27 avril au palais du Luxembourg, en présence de MM. Poincaré, Briand et Clémentel.

DANS LES BALKANS

Quelques escarmouches d'avant-postes, une lutte d'artillerie, des raids aériens, ce n'est pas encore la grande offensive si souvent annoncée contre le camp retranché de Salonique. Le maréchal von Mackensen aurait cependant visité les secteurs occupés par les Allemands et par les Bulgares aux confins de la frontière grecque.

D'autre part, on annonce qu'il ne resterait plus qu'une ou deux divisions de troupes allemandes en Serbie, le reste ayant été envoyé en France.

Les Bulgares continuent leurs incursions en territoire grec, molestant les habitants, arrêtant les notables qu'ils envoient en Bulgarie.

Le 26 avril, un fort détachement de troupes germano-bulgares, accompagnées de comitadjis habillés d'uniformes allemands, a envahi et occupé la gare grecque de Doiran. Une patrouille d'une cinquantaine de Bulgares qui s'était avancée jusqu'à Vassiliki s'est retirée après en être venue aux mains avec nos troupes des avant-postes.

Nos aviateurs ont fait montre d'une belle activité ; presque chaque nuit, des escadrilles sont allées bombarder les lignes ennemies ; c'est ainsi que des bombes ont été lancées avec succès sur les campements de Négotin et de Podgoritza, sur les casernes de Guevgieli, sur Ralegesi et sur la gare de Stroumitza.

Dans la nuit du 20 avril, un de nos aviateurs, au cours d'un raid magnifique de 600 kilomètres, a survolé Sofia : il a bombardé un hangar de zeppelins et a lancé sur la capitale bulgare des proclamations annonçant la prise de Trébizonde par les Russes.

Le 24, un albatros allemand a été abattu près du lac Ostrova, entre Florina et Vodena. Le pilote et l'observateur français qui le descendirent, les sous-lieutenants Terme et Astor, en sont à leur troisième avion allemand abattu depuis deux mois.

VIENT DE PARAÎTRE :

LE RÉCIT HISTORIQUE DE

L'ATTAQUE SUR VERDUN

Par le Commandant BOUVIER DE LAMOTTE (BREVETÉ D'ÉTAT-MAJOR)

Cette intéressante étude, éditée en brochure de 64 pages par le "Pays de France", développe, avec méthode et clarté, toutes les phases de la formidable bataille qui s'est livrée, autour de Verdun, du 20 février au 16 mars. De nombreuses photographies, croquis, plans et un portrait inédit du général PÉTAIN achèvent de faire de cet ouvrage un véritable monument historique, consacrant la plus grande bataille livrée jusqu'à ce jour au cours de la guerre européenne.

PRIX DE L'EXEMPLAIRE : UN FRANC :: FRANCO : 1 fr. 15

En vente au "Pays de France", 2, 4, 6, boulevard Poissonnière, et dans tous les kiosques et librairies vendant cet illustré.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de **250 francs** au Document le plus intéressant.

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 80, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au Document paru au bas de la page 15 de ce fascicule et représentant une "Vue générale, prise en avion, de Mételin, capitale de l'ancienne Lesbos".

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.



La Guerre en Caricatures



LE KOLOSSAL 420 DE L'AGENCE WOLFF

- Et chez les neutres ?...
- Sire, il ne porte pas...



MANIFESTATIONS A BERLIN

- Le peuple se plaint de la cherté des vivres.
- Nous ne leur ménageons pourtant pas les carottes ni les lapins...



A BERLIN

- Croyez-vous !... Ce monstre qui nous a encore mangé un rat...



PRISONNIER

- Veinard !... Tu l'auras vu Verdun...